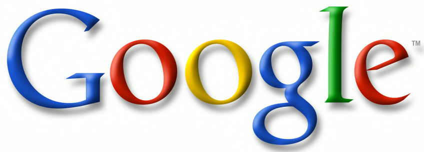
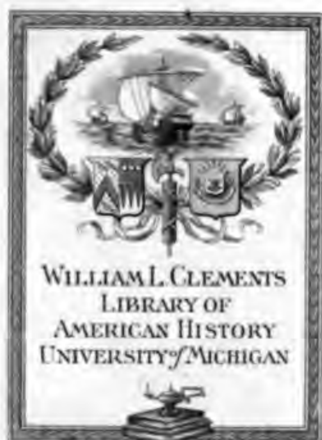



SE TAIRE ET FAIRE


WILLIAM L. CLEMENTS
LIBRARY OF
AMERICAN HISTORY
UNIVERSITY of MICHIGAN



LES

ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

PAR

H. CASTONNET DES FOSSES

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE FRANCE
PRÉSIDENT DE LA SECTION DE COLONISATION DE LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

ANGERS
IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU
4, Chaussée Saint-Pierre, 4

1886

LES

ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

ANGERS, IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

LES

ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

PAR

H. CASTONNET DES FOSSES

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE FRANCE
PRÉSIDENT DE LA SECTION DE COLONISATION DE LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE



ANGERS
IMPRIMERIE LACHESE ET DOLBEAU
4, Chaussée Saint-Pierre, 4

1886

LES

ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

Les débuts de Saint-Domingue ont été des plus modestes et au milieu du xvii° siècle, il eût été assez difficile de prévoir que les aventuriers qui s'étaient fixés sur les côtes de l'île seraient les fondateurs de cette magnifique colonie, célèbre par sa richesse et sa prospérité et qui à la veille de la Révolution excitait la jalousie de toutes les puissances maritimes.

L'île de Saint-Domingue, appelée maintenant Haïti, la plus grande des Antilles après Cuba, est située à l'entrée du golfe du Mexique. Elle occupe de l'est à l'ouest, du cap Tiburon au cap Enganò, un espace de cent soixante lieues de longueur sur une largeur qui varie de soixante à soixante-dix lieues, de la Grande-Pointe au nord à la pointe Béâte au sud. Sa superficie est d'environ 74,000 kilomètres carrés. Cette île fut découverte le 6 décembre 1492 par Christophe Colomb qui mouilla dans une petite baie qu'il appela port de Saint-Nicolas. En 1496, la ville de Santo-Domingo était fondée et donnait son nom à

l'île qui d'abord avait été appelée « Hispaniola. » Les mines d'or attirèrent bientôt de nombreux colons qui se partagèrent les indigènes comme des troupeaux et les employèrent à la recherche du précieux métal. Au bout de quelques années, la population primitive avait presque entièrement disparu. C'est en vain que les ordres religieux avaient élevé la voix en faveur des opprimés. L'on imagina alors de transporter sur ce sol épuisé d'habitants des Africains à la traite desquels se livraient les Portugais. L'esclavage était devenu l'une des institutions du nouveau monde.

Les Espagnols ne devaient accorder qu'une médiocre importance à Saint-Domingue et porter leur activité au Mexique et au Pérou. Aussi cette terre qui avait été le siège de leur premier établissement vit bientôt décliner sa prospérité. A la fin du XVIe siècle, la partie occidentale de l'île était en grande partie déserte; la partie orientale avait conservé une certaine prospérité. La ville de Santo-Domingo offrait même une apparence de luxe ; ses maisons bâties en pierre étaient de véritables palais et la cathédrale, un chef-d'œuvre d'architecture. L'on remarquait encore un hopital richement doté, plusieurs monastères et une université.

Les Espagnols ne devaient pas conserver longtemps la domination exclusive de l'Amérique. Les richesses du Nouveau-Monde allaient bientôt cesser d'être leur monopole. Dès le XVIe siècle, les autres puissances maritimes prenaient la route de ces contrées privilégiées et essayaient d'y fonder des établissements. Au

commencement du XVII[e] siècle, les Antilles attiraient leur attention et de nombreux aventuriers s'établissaient à Saint-Christophe, à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Grenade, à la Barbade, à Saint-Eustache, à Curaçao.

Notre plus ancien établissement aux Antilles est celui de Saint-Christophe. En 1626, les Français avaient fondé une colonie dans cette île et ils commençaient à prospérer lorsque les Espagnols interrompirent leurs progrès par plusieurs descentes qu'ils firent en se rendant au Mexique. Les Français forcés d'abandonner Saint-Christophe, allèrent pour la plupart rejoindre les Hollandais qui faisaient des courses contre les Espagnols et en rapportaient de riches prises. Ils réussirent si bien que le bruit en vint en France. Plusieurs armateurs de Dieppe équipèrent des vaisseaux et les envoyèrent dans la mer des Antilles. Ils furent heureux dans toutes leurs entreprises et le métier de corsaire devint bientôt des plus lucratifs.

L'île de Saint-Christophe servait de refuge à ces hardis aventuriers. Ils venaient s'y ravitailler et y apportaient leur butin. Ils reconnurent bientôt les désavantages de cette île qui était trop éloignée de la route d'Europe, si bien qu'il leur fallait deux ou trois mois pour y remonter, à cause des vents et des courants contraires. Ils résolurent de choisir un lieu plus commode dans le dessein de s'y retirer. Quelques-uns d'entre eux étaient allés à Saint-Domingue pour trouver aux environs quelque petite île qui pût leur servir d'asile. La côte occidentale avait paru réunir

de nombreux avantages. Ils avaient remarqué qu'elle possédait plusieurs baies où les navires pouvaient se mettre en sûreté. De plus les nombreux troupeaux qui parcouraient les savanes constituaient une ressource des plus précieuses. Toutes ces raisons décidèrent les Français à s'établir à la petite île de la Tortue qui n'est séparée de Saint-Domingue que par un bras de mer large de deux lieues.

L'île de la Tortue, ainsi nommée à cause de sa configuration, a huit lieues de long sur trois de large, et un port situé au midi ; ses côtes sont entourées de rochers qui sont d'un accès difficile et lui constituent une défense naturelle. Le sol est montagneux et peu fertile et l'on n'y trouve que quelques sources bien insuffisantes pour l'alimentation. Aujourd'hui encore, ses habitants sont obligés de conserver de l'eau de pluie dans des citernes. Ces inconvénients n'arrêtèrent pas les aventuriers qui avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, un repaire pour s'y réfugier et y déposer leur butin. Les Espagnols du reste appréciaient bien l'île de la Tortue. Ils y avaient construit un fortin et mis une petite garnison de vingt-cinq soldats.

Les Français occupèrent l'île de la Tortue sans difficulté dans le courant de 1630. Dès qu'ils eurent pris possession de leur nouveau domaine, ils se divisèrent en boucaniers, flibustiers et *habitants*. Les boucaniers allaient à Saint-Domingue pour y chasser les bœufs et les porcs, les flibustiers continuaient à faire des courses en mer et les *habitants* s'appliquaient au travail de la terre. Cette dernière catégorie était la moins nombreuse.

Notre établissement ne tarda pas à prospérer. Plusieurs navires de France y vinrent faire la troque avec les colons. Les flibustiers y apportaient leur butin, les boucaniers des cuirs et des viandes salées et le tabac que les habitants commençaient à cultiver donnait lieu à un trafic assez important. L'accroissement de la nouvelle colonie ne tarda pas à exciter la jalousie des Espagnols qui résolurent de nous expulser et de rentrer en possession de l'île de la Tortue.

Nos ennemis choisirent le moment où les boucaniers étaient à la chasse et les flibustiers en mer. Les habitants étaient trop peu nombreux pour opposer de la résistance. Le gouverneur de Saint-Domingue dirigeait lui-même l'expédition. Il fit une descente dans l'île, s'en empara sans difficulté et passa au fil de l'épée les quelques colons qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite. Après cet exploit qui n'avait rien de glorieux il se retira sans laisser de garnison à la Tortue. Il pensait avoir terrorisé les Français et croyait qu'ils n'oseraient pas relever les ruines de leur établissement. Ils lui prouvèrent qu'il s'était trompé dans ses prévisions.

Sitôt le départ des Espagnols, les fugitifs de la Tortue se rassemblent et se remettent en possession de leur île sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Villis. Ce dernier s'empressa de faire appel à ses compatriotes qui accoururent en grand nombre. Peu s'en fallut que l'île de la Tortue ne devint une colonie anglaise. Heureusement pour nous se trouvait à l'île Saint-Christophe le chevalier de Poincy qui y commandait en qualité de général de l'ordre de Malte.

Le chevalier de Poincy résolut d'expulser les Anglais de l'île de la Tortue. Dans ce but, il s'adressa au capitaine Le Vasseur connu par ses aventures et son intrépidité. Le Vasseur part de Saint-Christophe avec quarante hommes et vient mouiller à Port-Margot, situé au nord de l'île de Saint-Domingue; il y recrute plusieurs boucaniers, et leur fait part de son dessein, et au mois d'août 1640, il descend à la Tortue. Les Anglais n'essaient pas de résister et s'embarquent sur un vaisseau qui était en rade. Nous rentrions en possession de notre établissement sans coup férir.

Le Vasseur s'empressa de mettre l'île en état de défense. A environ six cents pas de la rade, se trouvait une montagne qui constituait en quelque sorte une forteresse naturelle. Le Vasseur y fixa sa demeure et y fit bâtir une maison. Cette habitation était une véritable citadelle. Il fallait d'abord gravir dix à douze marches taillées dans le roc; l'on y arrivait ensuite au moyen d'une échelle de fer que l'on tirait en haut quand on était monté. Aux fenêtres se trouvaient plusieurs pièces de canon qui étaient prêtes à éloigner les visiteurs importuns. La colonie n'était en quelque sorte qu'un poste militaire, et ce petit détail montre le peu de sécurité que l'on y trouvait. L'on y était toujours sur le qui-vive. En apprenant que la Tortue était devenue presque inexpugnable, une foule d'aventuriers vinrent s'y fixer et la population s'accrut dans de notables proportions.

Quand les Espagnols virent que nous avions occupé de nouveau la Tortue, ils résolurent de nous en

quèrе, ils étaient toujours prêts à entreprendre de leouvelles expéditions. A la nouvelle de la défaite du chevalier de Fontenay, ils s'assemblent quatre à cinq qui ts, tant boucaniers que flibustiers et habitants, et nationent pour chef un gentilhomme Périgourdin cupamé du Rossey. Nos aventuriers se mettent en marche immédiatement, traversent le bras de mer tic ns des canots et débarquent à l'île de la Tortue. s Espagnols surpris à l'improviste essaient en vain de résister. Au bout de quelques heures, le fort tombait en notre pouvoir.

Après leur succès, les Français ne songeaient plus qu'à bien garder la Tortue. Ils envoient leurs prisonniers à Cuba qui n'en est éloigné que d'une vingtaine de lieues et nomment du Rossey leur gouverneur. Tous lui jurent serment de fidélité et d'obéissance et le prient d'écrire en France afin d'obtenir une commission. Dès qu'il l'eut obtenue, les habitants, les boucaniers et les flibustiers s'engagèrent à lui payer le dixième de leurs prises, selon l'ordre de l'amirauté. Du Rossey gouverna avec intelligence. Sous son administration, nous nous établissons au Petit-Goave, au Petit-Saint-Louis et à la Grande-Anse et nous occupons quelques postes dans la baie appelée Cul-de-sac.

Dans le but d'obtenir des secours, du Rossey se rendit en France. Il mourut peu de temps après son retour en Amérique et eut pour successeur son neveu de la Place qui suivit la même politique. La colonie gagnait en importance et continuait de s'agrandir. En 1663 nous prenions possession du Grand-Goave et de

Léogane qui appartenaient aux Espagnols, et étaient situés dans le sud. Le Grand-Goave n'était qu'une bourgade ; Léogane était un *présidio* qui tombait en ruines. L'on y voyait les vestiges d'un village indien qui existait à l'arrivée des Européens et portant le nom d'Yaguano. Par corruption il s'était transformé en celui de Léogane. Cette ville qui par sa situation offrait de grands avantages ne tarda pas à se relever et à devenir importante.

Nous avions définitivement pris pied dans l'île de Saint-Domingue.

Notre établissement à Saint-Domingue était dû à l'initiative de quelques aventuriers. Le gouvernement français n'avait pris aucune part à la fondation de la colonie qui n'attira les regards de la mère patrie qu'en 1664 ; aussi il en était résulté que les usages et les habitudes des premiers colons de Saint-Domingue différaient complètement de ceux des habitants de nos autres possessions d'outre-mer. Les mœurs des boucaniers et des flibustiers sont des plus curieuses à connaître. Elles indiquent une grande énergie de la part des Français qui au dix-septième siècle étaient venus se fixer en Amérique et en même temps leur grande facilité à se plier à tous les genres d'existence.

Les boucaniers sont restés légendaires ; les premiers Français qui ont commencé à être désignés ainsi habitaient les petites Antilles. Le nom de boucan qui s'est transformé en celui de boucaniers a été emprunté à la langue des Caraïbes et signifie l'action de fumer et de rôtir la viande des animaux

que l'on tuait à la chasse. Les Espagnols appelaient les boucaniers *monteros*, c'est-à-dire coureurs des bois et les Anglais les nommaient *coulierdiers*, expression qui signifie tueurs de vaches. Ces différentes dénominations indiquent que la chasse était la principale occupation des boucaniers.

Les boucaniers n'avaient pas en effet d'autres métiers que de chasser. Il y en avait de deux sortes. Les uns chassaient les bœufs pour en avoir les cuirs ; les autres tuaient les sangliers qu'ils salaient et vendaient aux habitants. Les uns et les autres avaient la même manière de vivre. Les boucaniers possédaient de nombreuses meutes de chiens ; ils se servaient de fusils dont le canon avait quatre pieds et demi de long et serraient leur poudre dans des calebasses bien bouchées avec de la cire dans la crainte qu'elle ne vint à se mouiller. Leur costume se composait d'un haut de chausse, d'une casaque de grosse toile, et d'un bonnet en drap avec un bord. Leurs souliers étaient de peau de bœuf ou de sanglier. Ils avaient avec eux une petite tente de toile fine qu'ils portaient en bandoulière. Cette tente leur servait lorsqu'ils étaient en course pour se reposer la nuit et se garantir des moustiques. Leurs mœurs étaient nomades et ils couchaient dans les bois partout où ils se trouvaient. Les boucaniers étaient toujours deux ensemble ; les deux associés s'appelaient l'un et l'autre *matelot !* ils mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient et avaient souvent des valets qu'ils faisaient venir de France et qui étaient connus sous le nom d'*engagés*.

Quand les boucaniers partaient de la Tortue où ils venaient ordinairement apporter leurs cuirs et prendre en échange ce dont ils avaient besoin, ils s'associaient dix à douze pour aller chasser ensemble dans quelque contrée. Arrivés sur le lieu, ils se choisissaient les uns les autres un quartier différent et quand il y avait du péril ou que le pays leur était inconnu, ils chassaient ensemble ; quand ils comptaient y séjourner quelque temps, ils bâtissaient de petites loges qu'ils couvraient de feuilles de palmier et tendaient leurs tentes dessous. Le matin, ils se levaient dès que le jour commençait à paraître et pliaient leurs tentes s'ils n'espéraient point venir coucher là. Dans le cas contraire, ils laissaient un homme à la garde de leur camp.

La chasse au taureau ne laissait pas de présenter quelque danger et elle donnait aux boucaniers l'occasion de montrer leur sang-froid et leur dextérité. L'on écorchait les bœufs à mesure qu'on les tuait et l'on ne s'arrêtait que lorsqu'on en avait abattu autant qu'il y avait de chasseurs. On faisait cuire alors quelques pièces de viande dont le pîment et le jus d'orange formaient tout l'assaisonnement. Ils ne connaissaient pas le pain et n'avaient que de l'eau pour boisson.

Les boucaniers chassaient les sangliers de la même manière que les bœufs, excepté qu'ils en accommodaient la chair autrement. Le soir chaque chasseur écorchait le sanglier qu'il avait tué et en découpait la chair par tranches ; après quoi il la mettait au boucan. Le boucan était une hutte grossièrement construite. A l'intérieur, il y avait vingt ou trente pieux auxquels

l'on accrochait les pièces de viande que l'on voulait fumer. Les boucaniers brûlaient dans ce but les peaux et les os des sangliers qu'ils tuaient ; ils prétendaient que ces matières combustibles d'un nouveau genre étaient supérieures au bois et qu'elles donnaient même à la viande un goût particulier qu'ils déclaraient être exquis.

L'occupation d'un jour était celle de tous les jours. Quand les boucaniers avaient réuni le nombre de cuirs ou préparé la quantité de viande qu'ils se proposaient de livrer aux navires qui fréquentaient ces mers, ils allaient les vendre dans quelque rade, et partaient ensuite pour de nouvelles expéditions. Cette existence vagabonde passée au milieu des savanes et des forêts ne présentait aucun des agréments de la vie civilisée ; aussi les boucaniers ne connaissaient pour ainsi dire aucune distraction. Après le souper, s'il faisait encore jour, ils allaient se promener en fumant leur pipe ; ils tâchaient de découvrir *quelques avenues*, c'est-à-dire des chemins tracés que les taureaux laissaient dans les bois. Ils s'amusaient à tirer au blanc pendant que leurs engagés hachaient du tabac ou étendaient les peaux des bœufs pour les faire sécher. Souvent ils choisissaient des places où il y avait des orangers et tiraient à qui abattrait des oranges sans les toucher, en leur coupant seulement la queue. Ces gens-là se faisaient toujours remarquer par leur habileté et leur dextérité. Quelquefois ils se réunissaient en grand nombre pour fumer et causer. Dans ces réunions qui étaient toujours fort animées, chacun racontait ses aventures. L'on parlait des expéditions que l'on proje-

tait, l'on s'entretenait de la mère-patrie que l'on appelait le *Pays*. L'on voit que l'on était toujours en France, puisque l'on avait gardé l'habitude de *commérer*.

Les *habitants*, c'est-à-dire les colons qui s'occupaient de cultiver, menaient une vie plus sédentaire. Quand ils voulaient commencer une habitation, ils s'associaient deux ensemble, quelquefois trois et faisaient un contrat par lequel ils mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient. Si pendant la société, l'un des deux mourait, l'autre demeurait possesseur de tout ce qui appartenait à son compagnon au préjudice des héritiers qui pouvaient se présenter. Dès que leurs conventions étaient faites, ils s'adressaient au gouverneur pour en obtenir une concession qui avait généralement quatre cents pas géométriques de long sur soixante de large. Le défrichement était le premier travail auquel on se livrait. Les colons s'occupaient d'abord de déblayer le terrain et en brûlant les arbres ils économisaient un temps considérable qu'il aurait fallu pour les abattre. C'est ce qu'ils appelaient *découvrir la terre*. Ils semaient ensuite des pois, des patates, du manioc dont ils faisaient de la cassave, des bananiers et des figuiers. Leurs plantations étaient presque toujours placées le long des rivières ou près des sources dans les lieux les plus bas et les plus humides.

Après avoir pourvu à leur subsistance, les habitants s'occupaient de bâtir une maison qu'ils appelaient *case* à l'imitation des Espagnols. Ils la construisaient eux-mêmes avec l'aide de leurs voisins. Pour

cela, ils taillaient en fourches trois ou quatre arbres de quinze à seize pieds de hauteur qu'ils enfonçaient en terre, et sur les fourches ils plaçaient une pièce de bois qui formait le *faite;* ils couvraient le bâtiment avec des feuilles de palmier et le fermaient ensuite avec une palissade de roseaux ou de cannes à sucre. L'intérieur d'une case n'avait rien de remarquable, et l'on y trouvait à peine les ustensiles les plus indispensables.

Le mobilier était des plus primitifs; une claie couverte de feuilles de bananier servait de lit et l'on n'en connaissait pas d'autre. Généralement à une certaine distance de la case se trouvait une hutte qui servait de cuisine et où le colon préparait ses aliments.

Dès que le colon était installé, il s'occupait de planter du tabac. Le tabac était alors la principale production de la colonie. Dès qu'il en avait récolté une certaine quantité, il l'expédiait en France et l'échangeait contre d'autres marchandises. L'on songeait avant tout à se procurer du vin et de l'eau-de-vie. La plupart des habitants avaient des *engagés* et le sort des engagés était bien plus misérable que celui des esclaves. Rien ne peut donner une idée de la cruauté avec laquelle on traitait ces malheureux qui étaient venus dans le Nouveau Monde, pour y louer leurs services, y chercher fortune et qui la plupart du temps n'y trouvaient que la mort après des souffrances inouïes.

Les flibustiers formaient la troisième catégorie de la population qui certes n'était pas la moins étrange. Le mot flibustier dérive du mot anglais *flibuster* qui signifie corsaire. Cette désignation nous apprend que

la profession de flibustier consistait à aller pirater et écumer les mers. Aussi les faits et gestes accomplis par ces aventuriers tiennent-ils du roman et le genre de vie qu'ils menaient nous paraît-il presque invraisemblable.

Les flibustiers s'associaient quinze ou vingt ensemble, tous armés d'un fusil, d'un ou deux pistolets à la ceinture avec un sabre ou un coutelas. Dès qu'ils s'étaient formés en société, ils choisissaient un chef et se procuraient un canot qu'ils achetaient en se cotisant. Quelquefois à l'imitation des Caraïbes, ils se construisaient une nacelle avec un tronc d'arbre. Leur première occupation était de s'emparer d'un navire. Dans ce but, ils réunissaient quelques vivres pour subsister depuis l'endroit d'où ils partaient jusqu'au lieu où ils savaient qu'ils en trouveraient. Ils allaient se poster à l'embouchure d'une rivière ou devant un port où ils prévoyaient rencontrer quelque bâtiment espagnol. Dès qu'ils en apercevaient un, ils s'arrangeaient de manière à l'atteindre à la tombée de la nuit, sautaient dessus et la plupart du temps s'en rendaient maîtres sans coup férir. L'effroi inspiré par les flibustiers était tel que l'on songeait bien rarement à leur résister.

Si le navire n'était pas en bon état, nos aventuriers allaient le caréner dans quelque île écartée. Ils cherchaient ensuite à se recruter et se préparaient à aller en course.

Quand ils se trouvaient quarante ou cinquante, suivant la grandeur de leur bâtiment, ils se procuraient des vivres. Les nombreux troupeaux de porcs que les

Espagnols possédaient étaient mis à contribution, et inutile de dire que les colons qui refusaient de fournir le nombre de porcs que l'on exigeait d'eux ou essayaient de résister s'exposaient à de terribles représailles.

Lorsque les flibustiers avaient réuni tout ce qui leur était nécessaire pour une expédition, ils convenaient du port où ils devaient se rendre et faisaient entre eux un accord appelé *chasse-partie* pour régler ce qui devait revenir à chacun d'eux, dans le partage du butin. Les parts les plus importantes étaient attribuées au capitaine, au chirurgien et aux blessés. La *chasse-partie* était ensuite signée par le capitaine et les principaux de la troupe et elle était toujours scrupuleusement observée ; tous les hommes de l'équipage s'associaient ensuite deux à deux afin de s'aider et de se secourir l'un et l'autre. A cet effet, ils passaient un écrit sous-seing privé, en forme de testament, par lequel s'il arrivait que l'un d'eux mourût, il laissait à l'autre le droit de s'emparer de tout ce qu'il possédait. Souvent cette convention durait toujours entre ces deux associés ; d'autres fois elle n'avait de valeur que pendant la durée d'un voyage.

Après avoir achevé leurs préparatifs, les flibustiers prenaient la mer. Les côtes qu'ils fréquentaient habituellement étaient celles de Caracas, de Carthagène, de Nicaragua, du Honduras et de Cuba. Les ports de Maracaïbo, de Campêche, de la Havane et de Santiago de Cuba attiraient principalement l'attention de ces forbans. Les plus riches prises étaient des bâtiments qui revenaient du Mexique par Maracaibo et dont la

cargaison consistait principalement en cacao. Les navires qui partaient de Caracas, de la Havane étaient chargés de toute sorte de dentelles, de sucre, de tabac et de cuir. Ceux qui arrivaient d'Europe apportaient avec eux de l'argent. Aussi le métier de flibustier était-il des plus lucratifs et un équipage qui avait de *la chance*, c'est-à-dire la bonne fortune de faire quelque rencontre heureuse arrivait à s'enrichir après un ou deux voyages. Du reste cette vie semée d'aventures plaisait et chaque capitaine trouvait facilement à recruter sa troupe, surtout lorsqu'il jouissait d'une certaine réputation de bravoure et que l'on pouvait citer de lui quelque prouesse ou un coup de main heureux.

En mer, les flibustiers vivaient dans une grande intimité et s'appelaient tous *frères de la côte*. La discipline qui les régissait était sévère; chacun obéissait exactement au capitaine et exécutait les ordres qu'il donnait. La vie de ces aventuriers n'avait rien d'enviable; l'on faisait ordinairement deux repas par jour sur leurs vaisseaux, à dix heures et à cinq heures. La nourriture se composait de viande salée et de mil que l'on faisait bouillir jusqu'à ce qu'il devînt épais comme du riz. L'équipage s'assemblait au nombre de sept pour chaque plat. Le capitaine et les officiers prenaient place à côté des matelots et à table régnait la plus grande égalité. Ces bandits se piquaient même de dévotion. L'on priait Dieu au commencement de chaque repas. Les Français disaient le *Magnificat* et le *Miserere*; les Anglais en qualité de protestants lisaient un passage de la Bible ou récitaient des

psaumes. Aujourd'hui nous avons de la peine à comprendre ces usages qui constituent un outrage à la véritable piété et rappellent les mœurs des brigands de la Sicile, qui avant de commencer une expédition se recommandent à la *Sainte Madone.*

Lorsque les flibustiers découvraient quelque vaisseau espagnol, ils s'empressaient de lui donner la chasse; ils se couchaient sur le tillac à part quatre ou cinq hommes qui étaient chargés de tenir le gouvernail ou de diriger les voiles. De cette manière, ils abordaient le navire sans se mettre en peine, s'il tirait ou non, sautaient dessus et engageaient un combat corps à corps qui se terminait presque toujours à leur avantage; une fois maîtres du bâtiment, ils gagnaient le lieu ordinaire de retraite, qui pour les Anglais était la Jamaïque et pour les Français l'île de la Tortue. L'on procédait ensuite au partage du butin, et chaque aventurier ne songeait qu'à se divertir et à dépenser ce qu'il avait acquis par son brigandage. Les occasions ne manquaient pas, du reste: le jeu était souvent une cause de ruine et le cabaret avait toujours de nombreux habitués.

C'est ainsi que les flibustiers passaient leur vie; quand ils avaient épuisé leurs ressources, ils songeaient à retourner en course et se rendaient avec leurs bâtiments dans la baie du Cul-de-Sac à Saint-Domingue, à la côte de Honduras ou à celle de Carthagène. L'on élaborait de nouveaux projets pendant que l'on réunissait des provisions et que l'on mettait le navire en état de reprendre la mer.

Pendant tout le temps employé à ces préparatifs,

les flibustiers ne se nourrissaient que de tortues et ils prétendaient se reposer ainsi de l'abondance au milieu de laquelle ils avaient vécu pendant plusieurs semaines. Puis ils levaient l'ancre, recommençaient leurs caravanes et s'en allaient jeter la terreur et commettre de nouveaux méfaits.

Plusieurs capitaines flibustiers avaient acquis une grande réputation et étaient devenus presque des héros légendaires dont on aimait à se raconter les aventures. A cette époque, les plus célèbres furent Pierre Franc de Dunkerque, le Hollandais Jean David, le Portuguais Darchelemg, l'Écossais Louis Scott, et enfin le plus célèbre de tous, l'Olonais. L'Olonais était originaire du Poitou, de la petite ville des Sables-d'Olonne dont il avait retenu le nom. Dans sa jeunesse il s'était embarqué à la Rochelle et était venu à Saint-Domingue, où il fut d'abord boucanier. La vie aventureuse de flibustier l'avait bientôt séduit et pendant plusieurs années, il fut l'épouvantail des côtes de Guatemala, de Honduras, de Caracas et de Carthagène. Sa troupe se composait d'environ cinq cents hommes qu'il avait choisis lui-même parmi les plus braves et les plus déterminés. La principale prouesse de l'Olonais est la prise de Maracaïbo. Les flibustiers détruisirent la ville en grande partie et leur rapacité était elle qu'ils allèrent jusqu'à enlever les cloches des églises, sous prétexte qu'ils voulaient construire une chapelle dans l'île de la Tortue. L'Olonais et ses gens gagnèrent à cette expédition plus de cinq cent mille écus, sans compter les marchandises dont ils s'étaient emparés. Ils se rendirent ensuite

à l'île de la Tortue où pendant plusieurs mois, l'on ne vit que danses, que festins, et que réjouissances de toute sorte; inutile de dire que la plupart de ces richesses si mal acquises furent dépensées au jeu ou passèrent aux mains des femmes et des cabaretiers. Cet Olonais termina sa vie aventureuse à l'isthme Darien; il fut massacré par les Indiens au moment où il songeait à exécuter de nouveaux brigandages.

Les commencements de Saint-Domingue, on le voit, n'ont rien qui puisse satisfaire notre amour-propre national. Cependant il ne faut pas se figurer que l'existence que menaient les boucaniers et les flibustiers fût particulière à notre colonie. Les Anglais, les Hollandais, les Portugais, et en un mot tous les Européens qui au dix-septième siècle parurent dans le Nouveau Monde et y créèrent des établissements, n'ont pas agi autrement. En outre, il ne faut pas oublier que la colonie de Saint-Domingue, si l'on peut ainsi nommer la réunion de ces aventuriers qui s'étaient fixés à la Tortue, avait été fondée par l'initiative de quelques Français, en dehors de toute action du gouvernement, et qu'elle vivait d'une vie à peu près indépendante. A partir de 1664, il en fut autrement et Saint-Domingue devint réellement une possession de la mère-patrie.

Colbert était ministre et son patriotisme voulait faire de la France une grande puissance coloniale. De 1664 à 1665, il racheta successivement la Martinique, la Grenade, la Guadeloupe, Saint-Christophe, Sainte-Croix, Saint-Barthélemy aux particuliers qui

s'en faisaient des espèces de principautés féodales. Dès 1624, nous nous étions établis à l'île de Cayenne. En 1657, une compagnie s'était formée en France pour établir une colonie sur la terre ferme de l'Amérique du Sud. Colbert prit cette compagnie pour le noyau d'une grande compagnie des Indes occidentales à laquelle le roi, par lettres-patentes du 28 mai 1664, concéda pour quarante ans toutes les Antilles, l'île de Cayenne, et sur la terre ferme les pays qui s'appelaient la France Equinoxiale et la Nouvelle-France, c'est-à-dire la Guyane et le Canada. Notre établissement de Saint-Domingue était compris dans les domaines de la nouvelle compagnie qui, en 1664, envoya à l'île de la Tortue un navire avec un lieutenant, soixante soldats, plusieurs commis et tout ce qu'il fallait pour y bâtir une habitation. Nous prenions officiellement possession de la côte de Saint-Domingue, et le chevalier d'Ogeron en était nommé gouverneur.

Bertrand d'Ogeron était un gentilhomme angevin[1] qui par ses qualités personnelles et l'étendue de ses connaissances était très apte à jouer le rôle qu'il avait accepté ; il était allé pour la première fois dans le Nouveau Monde en 1656. Il avait servi quinze ans dans la marine et s'y était fait remarquer comme l'un des capitaines les plus énergiques. Un naufrage l'avait ruiné et réduit à la nécessité de vivre un certain temps parmi les boucaniers qui avaient conçu pour lui le plus profond respect.

[1] Bertrand d'Ogeron était né à Rochefort-sur-Loire.

D'Ogeron était revenu en France; il avait rassemblé tout ce qu'il possédait et était parvenu à équiper un navire; son intention était de se rendre à la Jamaïque. La fortune ne lui fut pas favorable, et il se trouva sans ressources; sa position critique ne diminua pas son crédit et au contraire, le courage avec lequel il supportait l'adversité et son adresse à se tirer d'embarras lui acquirent une grande réputation à Saint-Domingue et à la Tortue et engagèrent le gouvernement à lui confier la direction de la colonie. Cette tâche était difficile à remplir; il s'agissait de soumettre à l'autorité des hommes indépendants, des corsaires habitués à parcourir les mers sans autre loi que leur volonté; de former au travail des gens qui aimaient à vivre dans l'oisiveté et de faire respecter le privilège d'une compagnie qui avait le monopole du commerce de tous les établissements français. Cette entreprise n'était pas au-dessus des forces d'Ogeron. L'habitude de vivre avec ces aventuriers lui avait fait connaître à fond leur caractère et il sut tirer parti de toutes les circonstances avec une extrême habileté.

Dès que d'Ogeron eut pris possession de son gouvernement, il songea à l'accroissement de la colonie. Il avait un navire à lui sur lequel étaient venus beaucoup de Français attirés par le bruit de sa réputation. Dans le but de les occuper et de les fixer, il leur fit construire des magasins où l'on déchargea les marchandises que l'on avait apportées; il s'agissait en même temps de retenir les flibustiers qui semblaient déterminés à aller ailleurs fonder des établissements. D'Ogeron y parvint. L'Espagne était alors en guerre

avec le Portugal. Le nouveau gouverneur procura à ses flibustiers des commissions portugaises pour aller piller les Espagnols et leur abandonna la part du butin qui devait lui revenir. De plus il faisait valoir les marchandises des boucaniers, leur prêtait sans intérêts et leur fournissait les moyens de former des habitations. Quant aux cultivateurs, il leur apportait tous les avantages et les encouragements qui dépendaient de lui.

Pour que notre établissement cessât d'être un repaire d'aventuriers, et devînt une véritable colonie, il fallait que ses habitants s'y fixassent définitivement en y fondant des familles; il était indispensable d'inspirer aux nouveaux planteurs le goût des occupations domestiques. C'était le seul moyen de leur faire perdre le souvenir de leur vie passée et d'assurer la tranquillité. D'Ogeron le comprenait mieux que personne. Sur sa demande, cinquante jeunes filles destinées à servir d'épouses aux colons lui furent envoyées de France. Bientôt il lui en arriva cinquante autres. Mais dans la manière dont on en disposa, l'on n'eut aucun égard à l'affection; on les mettait à l'enchère pour stimuler le besoin de fortune chez les colons. Le mariage était ainsi l'objet d'un vil trafic. Ce système évidemment condamnable, était néanmoins le seul que l'on pût mettre en pratique, si l'on voulait éviter les querelles et l'effusion du sang.

Au bout de quelque temps l'on amena dans la colonie d'autres femmes plus méprisables que les premières. Ces femmes contractèrent mariage avec les boucaniers qui les tirèrent au sort sans qu'il survînt entre eux aucune dispute sur le choix. Les colons ne

se faisaient aucune illusion sur les antécédents de leurs épouses, et chacun d'eux s'approchant de la femme qui lui était échue en partage lui adressa ces paroles, qui depuis sont devenues légendaires : « Je ne te demande aucun compte du passé ; tu n'étais pas à moi ! réponds-moi de l'avenir, voilà tout ce que je demande. » En même temps l'aventurier ajoutait en frappant sur le canon de son fusil : « Voilà ce qui me « répond de tes infidélités. Si tu me manques il ne te « manquera pas. »

La population ne tarda pas à augmenter ; en 1676, elle s'élevait à près de 2.000 habitants dont 1,500 cultivateurs et en 1676 à 5,000. A cette époque les exportations atteignaient deux millions de livres qui ne laissaient pas d'être une somme assez considérable eu égard à la situation où se trouvait notre établissement de Saint-Domingue quelques années auparavant. Ce fut d'Ogeron qui colonisa toute la bande du nord de l'île depuis Port-Margot où il s'était construit une belle habitation jusqu'aux trois rivières qui sont vis-à-vis la pointe ouest de la Tortue. Port-Margot était alors le centre le plus important de la colonie et dès 1666, l'on avait commencé à y cultiver le cacaoyer. En 1670, nous fondions la Petite Anse, le Cap-Français, l'Anse-à-Veau, Nippes, et en 1673, le Fonds-des-Nègres et Jérémie. Le pays du Cul-de-Sac, jusqu'alors désert, se couvrait de plantations. Notre possession avait quatre-vingts lieues de long sur dix de large. Sa prospérité naissante avait décidé beaucoup d'émigrants des Antilles et de France à y fixer leur résidence.

Le poste de gouverneur de Saint-Domingue était loin d'être facile, et les aventuriers qui s'étaient fixés dans la colonie formaient une population impatiente de tout frein. D'Ogeron avait besoin de toute son énergie pour faire respecter son autorité et cependant il eut à lutter contre des insurrections qui éclatèrent au Petit-Goave, au Grand-Goave et à Léogane, et parvint à les reprimer ; en même temps il s'efforçait d'adoucir le caractère et les mœurs des hommes qu'il était appelé à commander. Dans cette tâche qui semblait presque irréalisable, il fut puissamment secondé par un de ses compatriotes, un capucin, le P. Marc, d'Angers, qui passa presque toute sa vie à Saint-Domingue et s'y fit constamment remarquer par son dévouement et sa charité. Aussi ce religieux était-il parvenu à gagner la confiance d'un grand nombre de boucaniers et sa parole était généralement écoutée. Le P. Marc, d'Angers, était le chef spirituel de la colonie.

La Compagnie des Indes occidentales avait le monopole du commerce. Elle l'exerçait d'une manière si rigoureuse qu'une rébellion était sur le point d'éclater. Les habitants de la colonie habitués aux moyens violents avaient pris les armes et ils ne les déposèrent que lorsqu'on leur eut promis que tous les vaisseaux français auraient la liberté de trafiquer avec eux en payant à la Compagnie cinq pour cent d'entrée et de sortie.

En 1667, d'Ogeron se rendit en France, dans la pensée de faire connaître l'état de la colonie et les grands profits que l'on pouvait retirer de ce pays ; il

conclut une convention avec plusieurs marchands qui moyennant certains avantages s'engageaient à expédier tous les ans douze navires chargés de produits français. L'année suivante il retourna à Saint-Domingue et son premier soin fut de bâtir un fort dans l'île de la Tortue qui avait toujours conservé une certaine importance, quoique Port-Margot fût devenu le siège du gouvernement.

La faculté qui avait été accordée à tous les navires français de venir trafiquer dans les ports de l'île avait donné d'excellents résultats. Les vaisseaux que nos marchands envoyaient à Saint-Domingue étaient si nombreux qu'ils se nuisaient les uns aux autres. Les colons commençaient à planter la canne à sucre et l'on avait remarqué que le sol était propre à cette culture. D'Ogeron avait fait venir plusieurs familles de Bretagne et d'Anjou qui s'étaient établies dans la colonie. Les boucaniers n'y étaient plus qu'en petit nombre. La chasse y était devenue impossible depuis la destruction à peu près complète des bêtes à cornes. La plupart des aventuriers, forcés de renoncer à leur ancien métier, avaient formé des habitations et s'étaient habitués à la vie sédentaire. Les autres que l'on appelait flibustiers continuaient à aller en course et à écumer les mers. Leur nombre s'était tellement accru que parfois ils s'étaient vus assez forts pour faire des descentes et prendre des villes.

En 1675, plusieurs d'entre eux formèrent le projet de s'emparer de Curaçao. Comme il était difficile de réduire cette place sans avoir des forces considérables, ils s'adressèrent au gouverneur de Saint-Domingue

et lui demandèrent son appui. D'Ogeron n'eut garde de leur refuser. Sans tarder, il rassemble dix-huit navires sur lesquels il embarque quinze cents hommes tous gens résolus et énergiques et ayant à leur tête des capitaines tels que Grammont et Ovinet, capables de conduire une grande entreprise et déjà connus par leurs prouesses.

Le rendez-vous est donné à l'île d'Anet, sur la côte de Saint-Domingue. Les troupes régulières arrivent les premières et sont bientôt rejointes par les flibustiers qui avaient appris la nouvelle de l'expédition avec d'autant plus de joie qu'ils allaient avoir l'occasion de combattre en compagnie de l'armée royale et de faire ainsi admirer leur bravoure.

La flotte prend la direction de Curaçao. Chemin faisant, le long de la côte de Saint-Domingue, un coup de vent s'élève à la nuit tombante et un des plus grands navires, qui portait près de six cents hommes, tant soldats que flibustiers, fut séparé de l'escadre et alla s'échouer à Puerto-Rico. Au lieu de fournir des bâtiments aux Français que la tempête avait jetés dans leur île, les Espagnols les firent tous prisonniers, à l'exception du sire d'Ogeron qui parvint à se jeter dans un canot avec trois hommes et à gagner le large. Les plus considérables d'entre les captifs eurent la ville pour prison ; les autres furent distribués deux à deux chez les habitants qui les employèrent à cultiver leurs plantations. Nos aventuriers dont le caractère répugnait à toute espèce de travail manuel, ne pouvaient accepter leur nouvelle position qui était un véritable esclavage ; aussi ils ne laissaient passer

aucune occasion de tromper la surveillance de leurs maîtres et de s'échapper. Les Espagnols eurent la barbarie de tuer tous ceux qui restaient; quant à ceux qui avaient la ville pour prison, on les enferma en attendant qu'on eût la possibilité de les envoyer à Lima, travailler aux mines du Pérou.

D'Ogeron et ses compagnons étaient parvenus à regagner Saint-Domingue, après de nombreuses souffrances; ils étaient restés plusieurs jours dans un canot sans vivres et n'ayant pour tout équipage que leurs chapeaux qui leur servaient de rames et leurs chemises de voiles. Ils arrivèrent en cet état à l'île de Samana plus morts que vifs; pendant quelque temps l'on désespéra de les sauver et ce ne fut qu'à force de soins que ces malheureux purent reprendre leurs forces et revenir à la santé.

A peine d'Ogeron était-il rétabli qu'il voulut agir. Sans tarder, il rassemble quatorze à quinze cents hommes et va à Puerto-Rico redemander les Français qu'on y retenait prisonniers; il fut indigné en apprenant la conduite des Espagnols qui avaient massacré la plupart d'entre eux et résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il se mit à parcourir l'île avec son monde, brûlant, ravageant et passant au fil de l'épée tout ce qui se trouvait sur son passage, poursuivant les fuyards jusqu'aux portes de la ville, sans que l'on s'opposât à ses incursions, tant était grande la terreur que les flibustiers inspiraient à leurs ennemis. C'était un étrange spectacle que de voir la destruction des troupeaux et des plantations. L'on ne rencontrait de tous côtés que bœufs qui avaient les jarrets coupés,

que porcs tués et maisons brûlées. A la fin nos aventuriers ne trouvant plus rien à saccager pensèrent au retour.

Avant de partir, ils accomplirent un brillant fait d'armes. Le gouverneur de Puerto-Rico s'était enfin décidé à leur livrer bataille. Six mille Espagnols étaient sortis de la ville et s'étaient cachés dans un bois situé sur la route que les Français suivaient pour se rendre au rivage où ils avaient laissé leurs navires. Les Espagnols, qui n'osaient jamais attaquer de sang-froid les flibustiers, s'étaient pour la plupart enivrés avec une boisson faite de jus de canne à sucre et beaucoup plus forte que l'eau-de-vie. Le combat commença à deux heures du matin et dura tout le reste du jour; il fut acharné des deux côtés. Le soir, nos compatriotes malgré leur infériorité numérique restaient maîtres du terrain; ils regagnèrent leurs bâtiments et prirent la mer. Le vent était favorable et au bout de quelques jours, ils étaient à l'île de la Tortue.

Après cette expédition, d'Ogeron gouverna la colonie assez tranquillement, et résolut de mettre à exécution le projet qu'il méditait depuis longtemps, il voulait soumettre à la France l'île entière de Saint-Domingue et dans ce but il avait fait part de ses intentions à la cour de Versailles. Pour lui le succès était certain si l'on consentait à lui envoyer une escadre suffisante pour bloquer le port de Santo-Domingo. En 1675, d'Ogeron laissa le gouvernement à son neveu de Pouancey et retourna en France pour soumettre définitivement son plan à Louis XIV et aux ministres. Arrivé à Paris, d'Ogeron le soumit à plusieurs

personnages qui pouvaient l'aider de leur crédit. L'on regarda généralement l'entreprise qu'il proposait comme impraticable et l'on s'étonnait de l'importance qu'il paraissait attacher à sa colonie. Sur ces entrefaites d'Ogeron fut pris d'une dyssenterie dont il avait contracté le germe en Amérique : il mourut au commencement de 1676, dans une maison située rue des Maçons-Sorbonne, ainsi que le constate une plaque placée dans l'église Saint-Séverin ; il n'était pas encore parvenu à se faire entendre du roi et de ses ministres.

De Pouancey qui succéda à d'Ogeron, joignait à ses qualités personnelles l'avantage d'être son neveu : il possédait comme lui, l'art de gagner la confiance de tous ceux qui l'approchaient ou qui étaient soumis à son autorité. Les circonstances étaient des plus difficiles. De Pouancey fut constamment à la hauteur de sa mission qu'il remplit toujours avec autant de zèle que d'habileté.

La colonie était loin de vivre en sécurité ; elle avait souvent à souffrir des incursions des Espagnols. De plus, les Hollandais avec qui nous étions en guerre, vinrent à plusieurs reprises dans les eaux de Saint-Domingue, avec une escadre et des troupes de débarquement et essayèrent de descendre à terre : ils furent toujours repoussés. De Pouancey fixa sa résidence à Port-de-Paix que nous occupions depuis 1644 et qui était devenu notre principal centre dans l'île de Saint-Domingue ; il s'efforçait en même temps d'accroître le Cap-Français, et engageait les colons à s'y fixer. Pour le moment, cet établissement n'avait aucune impor-

tance et consistait en un village dont les maisons étaient couvertes de chaume et de roseaux. La baie du Cul-de-Sac fut mise en état de défense ; plusieurs batteries, que l'on construisit sur différents points, permirent à nos vaisseaux de venir y mouiller sans avoir à craindre les attaques des corsaires qui rôdaient dans le voisinage.

La culture du tabac était à peu près la seule à laquelle se livraient les colons de Saint-Domingue. En 1675, la Compagnie des Indes occidentales avait été supprimée, et le roi avait affermé ses droits sur les Antilles aux fermiers du *domaine d'Occident* moyennant une rente de cent mille écus. Le premier acte de ces fermiers avait été de s'emparer du monopole du tabac. La culture cessa d'être libre ; comme le tabac était à peu près le seul produit, il en résulta un malaise général. L'on traitait fort durement les habitants qui étaient obligés de vendre leur récolte à un prix fixé d'avance, et tellement bas qu'il avait cessé d'être rémunérateur. Aussi la plupart d'entre eux étaient au désespoir et songeaient à se retirer à la Jamaïque et à Curaçao. Dès que de Pouancey en fut informé, il parcourut les différents quartiers de l'île, en assurant partout que la ferme du tabac serait supprimée à la fin du bail, et convertie en droits d'entrée fort légers. La confiance que l'on avait en lui calma les esprits et chacun prit patience en attendant le terme désiré.

De Pouancey instruisit Colbert de ce qui se passait ; il ne lui cachait pas que si l'on ne tenait pas la parole qu'il avait donnée au sujet de la culture du tabac, il

ne répondait pas de la colonie. En même temps, il demandait qu'on expédiât de France des jeunes filles destinées à contracter mariage avec les colons, et qu'elles fussent de mœurs moins déréglées que celles que l'on avait envoyées jusqu'alors et qui trop souvent avaient donné lieu à de nombreux désordres. La situation religieuse le préoccupait vivement et il eût voulut que le gouvernement en prît souci et s'appliquât à former un clergé colonial, recruté parmi les capucins et les dominicains. De Pouancey proposait de fortifier le Petit-Goave et le Cap-Français, et d'y placer des petites garnisons de vingt-cinq hommes. La force militaire destinée à maintenir l'ordre était à peu près nulle, et souvent le gouverneur était obligé d'opérer lui-même l'arrestation des malfaiteurs avec le concours des habitants qui voulaient bien lui venir en aide.

La colonisation était néanmoins en progrès. En 1680, Jacmel avait été fondé. La population de notre possession s'était augmentée et en 1681, elle approchait de 7,000 habitants, dont 4,500 blancs, 2,200 nègres et 200 mulâtres, sans compter 1,000 à 1,200 flibustiers. La traite était alors en pleine vigueur et depuis quelques années, l'on avait commencé à introduire des noirs dans la colonie. Ce nouvel élément faillit amener la ruine de notre établissement.

En 1679, les nègres se soulevèrent. Voici quelles étaient les circonstances qui donnèrent lieu à cette révolte : Un esclave noir, nommé Padrejan, avait assassiné un Espagnol qu'il servait depuis plusieurs années. Après avoir commis ce crime, il s'était

réfugié à l'île de la Tortue, où il avait trouvé un asile. Il avait engagé plusieurs esclaves à prendre les armes en leur persuadant de massacrer tous les blancs ; il fut bientôt à la tête d'un parti assez nombreux et envahit le pays jusqu'à Port-Margot, en mettant tout à feu et à sang. Il gagna une haute montagne située entre Sainte-Anne et Saint-Louis et y forma un retranchement avec des troncs d'arbres. De cette espèce de forteresse, il portait au loin ses dévastations et jetait l'épouvante sur toutes les plantations.

De Pouancey se trouvait au Port-de-Paix, sa situation était des plus embarrassantes ; il n'avait aucune force qui lui permît de débarrasser le pays de ce brigandage qui faisait chaque jour des progrès alarmants. Sur ces entrefaites, des boucaniers arrivent du Port-de-Paix. Le gouverneur réclame leur concours pour mettre fin à la sédition. Ils acceptent avec joie et marchent du côté de la montagne ; ils la gravissent avec une telle intrépidité, et attaquent la forteresse avec tant d'acharnement, que la consternation s'empare des nègres. La plupart, et notamment leur chef Padrejan, succombèrent dans l'action ; le reste fut mis en déroute.

Cette révolte avait frappé de Pouancey. Il eût voulu que notre possession ne fût pas une colonie exclusivement cultivée par des esclaves ; il y voyait un danger, et pensait qu'il fallait avant tout y introduire de nombreux engagés qui auraient developpé le travail libre et formé à Saint-Domingue une classe de *petits blancs*, semblable à celle que l'on trouvait dans les

Petites Antilles. Il ne voulait pas que la population noire devint trop nombreuse, et dans ce but il interdit à chaque colon de posséder plus de quatre esclaves, et limita à cent cinquante le nombre des nègres que la Compagnie d'Afrique introduisait chaque année dans la colonie.

Dans le désir de faire triompher ses idées, de Pouancey fit un voyage en France en 1681. Ses démarches furent inutiles et il revint à Saint-Domingue au printemps suivant. Il mourut en 1682, en emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Cependant, malgré son zèle et son dévouement, la colonie se trouvait à sa mort, dans une situation déplorable. Le nombre des boucaniers avait extrêmement diminué ; les colons découragés avaient pour la plupart abandonné la culture pour se faire flibustiers. Les plantations tombaient en ruines, et l'on rencontrait dans les bois des bandes de chevaux devenus sauvages. Les flibustiers tendaient à faire de notre établissement un véritable repaire de corsaires ; ils ne faisaient que ruiner toutes les Indes occidentales par leurs déprédations et de plus en répandant la terreur, ils faisaient du tort à notre commerce. Les Français étaient sans cesse exposés à des représailles. Leur indiscipline et la peine qu'ils avaient à reconnaître l'autorité du gouverneur et à exécuter les ordres qui leur étaient donnés, étaient la cause de désordres assez fréquents. De leur côté, les Espagnols, toujours jaloux de nous voir à Saint-Domingue, cherchaient à nous en chasser, ou tout au moins à nous priver de tout débouché hors de l'île

de la Tortue. Les Anglais étaient encore plus animés contre nous et voulaient nous expulser totalement de la mer des Antilles.

Tarin de Cussy fut nommé gouverneur et succéda à de Pouancey en 1683. Un lieutenant du roi, nommé Franquesnay, avait été chargé, par intérim, d'administrer les affaires. A son arrivée, le nouveau gouverneur se rendit compte de la situation. Le désordre était à son comble. Les flibustiers avaient partout répandu des habitudes de violence et de rapine. En fait, ils étaient les maîtres. On en comptait près de deux mille; ils possédaient dix-sept gros navires et une centaine de barques longues. L'on ne parlait que de leurs prouesses. La colonie était dans un tel état de dépravation, que l'on n'y respectait plus ni religion ni justice.

De Cussy s'occupa tout d'abord de pourvoir à l'administration de la justice. Il obtint, en 1685, des lettres patentes qui créaient un conseil souverain décidant en appel et quatre conseils de juridiction qui jugeaient en première instance. Le conseil souverain fut d'abord établi au Petit-Goave, et peu de temps après à Léogane. La situation de cette ville décida de Cussy à en faire la capitale de la colonie. Les sièges des conseils de juridiction étaient Léogane, le Petit-Goave, le Port-de-Paix et le Cap-Français. Chaque conseil comprenait douze conseillers, un procureur général et un greffier et s'assemblait tous les mois pour rendre la justice. Les intéressés venaient eux-mêmes plaider leur cause ; l'office d'avocat était inconnu. Le gouverneur pouvait assister aux séances

et avait voix délibérative. Les conseillers rendaient la justice gratuite, l'épée au côté ; ils étaient aussi compétents en matière de finances et étaient chargés de vérifier les dépenses de la colonie.

La promesse que de Pouancey avait faite au sujet du tabac n'avait pas été tenue; il en résulta que nos établissements eurent à souffrir de la disette et se virent menacés d'une ruine complète. Heureusement que quelques flibustiers, qui avaient vécu parmi les Espagnols et appris d'eux la manière de cultiver l'indigo, ouvrirent un nouvel horizon à la colonie en créant des indigoteries qui acquirent une grande importance et procurèrent l'aisance et même la richesse aux habitants qui possédaient des esclaves.

L'île de la Tortue étant presque déserte, de Cussy tourna ses vues de ce côté, mais ayant reconnu que le sol de cette île produisait beaucoup moins qu'autrefois, il abandonna cette entreprise, et la Tortue qui avait été pendant longtemps notre principal établissement, fut délaissée et ne compta plus que quelques rares habitants. Ces circonstances tournèrent à l'avantage de Léogane et de Port-de-Paix, et surtout de cette dernière ville. Le gouverneur se proposait d'y construire un fort et d'en faire le centre le plus important de la colonie.

L'on se rappelle que d'Ogeron avait proposé de faire la conquête de l'île entière de Saint-Domingue. La Cour de Versailles s'était enfin rangée à cet avis et avait chargé de cette entreprise de Cussy, qui s'empressa de prendre des mesures à cet effet. Dans l'été de 1689, le gouverneur projeta une expédition

contre Santiago, qu'il voulait enlever aux Espagnols et qui était une des places les plus importantes de la partie de l'île qu'ils possédaient. Dans ce dessein, il rassembla neuf cent cinquante blancs avec cent cinquante nègres qui étaient chargés d'accompagner le détachement en qualité de pionniers.

Le petit corps expéditionnaire partit sans délai, et sa marche fut des plus rapides. Arrivé près de la ville, de Cussy la somme de se rendre, et n'ayant pas obtenu de réponse, il se décide à l'attaquer et à s'en emparer de vive force. Il traverse le fleuve Yaké et parvient à un défilé tellement étroit que l'on pouvait à peine passer deux de front. Les Espagnols qui étaient postés sur les hauteurs et avaient l'avantage auraient pu nous écraser. Notre intrépidité les épouvante. De Cussy continue d'avancer, attaque l'ennemi, le chasse de ses montagnes et remporte une victoire complète.

La ville de Santiago tomba en notre pouvoir; les habitants l'avaient abandonnée. L'on trouva les églises ouvertes ainsi que les maisons dont ils avaient emporté les meubles; ce qu'ils avaient laissé en grande quantité, c'était des viandes et des boissons. De Cussy défendit à ses soldats d'en faire usage. Il s'en trouva quelques-uns qui violèrent cette défense; ils furent presque tous malades. L'on en conclut que les vivres avaient été empoisonnés. Les Français, furieux, demandèrent à leur général la permission de brûler la ville. De Cussy y consentit, à condition qu'ils épargneraient les églises et les couvents, Nous ne pûmes mettre nos projets de vengeance à exécution.

Le temps paraissait être à la pluie et tout annonçait un de ces violents orages comme on en voit à Saint-Domingue, qui font déborder les rivières et rendent les communications difficiles.L'on résolut de battre en retraite sans tarder, et quelques jours après le détachement était de retour sur le territoire français. Ses pertes étaient insignifiantes.

Les Espagnols résolurent de se venger de leur défaite; ils rassemblèrent un corps de trois mille hommes, dont trois cents cavaliers armés de lances, et s'avancèrent du côté du Cap, au mois de janvier 1690. Au bruit de leur marche, de Cussy réunit à la hâte un millier de combattants, se mit à leur tête et vint défendre le Cap, qui de ce côté était le boulevard de la colonie. La rencontre eut lieu dans la plaine de la Limonade, à une lieue et demie de la ville et elle fut sanglante. Malgré leur supériorité numérique, les Espagnols commençaient à plier, lorsque les trois cents lanciers qui étaient cachés dans un bois, fondent à l'improviste sur les Français et les forcent à rompre. Les Français se battent en désespérés sans demander de quartier et finissent par être écrasés. De Cussy resta sur le champ de bataille avec six cents hommes, dont trente officiers.

Les Espagnols avaient chèrement acheté leur victoire; douze cents des leurs avaient été mis hors de combat. Ils ne manquèrent pas d'user de représailles envers la ville du Cap, qui fut incendiée et le pays environnant. Hommes, femmes, enfants, habitations, rien ne fut épargné. Leur vengeance s'étendait sur tout ce qu'ils rencontraient. Beaucoup de



Français parvinrent cependant à s'y soustraire en se cachant dans les bois avec leur famille et leurs nègres. Ces derniers se firent remarquer par des traits de fidélité que l'on a souvent constatés chez la race noire. Plusieurs d'entre eux refusaient de profiter de l'occasion que cette circonstance leur fournissait de recouvrer leur liberté en sacrifiant leurs maîtres. Les Espagnols se retirèrent après avoir semé partout la ruine et la désolation.

La fortune ne nous était pas favorable aux Antilles. Dans la même année, les Anglais s'étaient emparés de la partie de Saint-Christophe, habitée par les Français et en avaient chassé tous les habitants. Plusieurs familles se refugièrent à Saint-Domingue. Dumas qui avait succédé à de Cussy et était gouverneur par intérim, les fit distribuer chez les colons les plus riches qui les reçurent avec plaisir. Il y avait un grand nombre de veuves et de jeunes filles qui trouvèrent des maris dans leurs hôtes. La colonie de Saint-Christophe était très policée, et ses habitants étaient renommés par leur piété, leur urbanité et leur courtoisie. Leur arrivée à Saint-Domingue exerça une heureuse influence. Ils y apportaient des sentiments d'humanité et de religion qui malheureusement étaient depuis longtemps oubliés, et les mœurs des colons commençaient à perdre cette rudesse qui ne rappelait que trop les habitudes des boucaniers et des flibustiers.

Ducasse fut nommé gouverneur et prit possession de son poste en 1691. C'était un marin réputé pour sa bravoure et son énergie. Il avait commencé par

être employé par la Compagnie du Sénégal et était devenu l'un de ses directeurs. Louis XIV, qui avait entendu parler de son courage et de son habileté, l'avait appelé dans la marine royale. Il lui donna le gouvernement de Saint-Domingue, pensant avec raison qu'il ne pouvait confier à de meilleures mains le soin de défendre cette colonie dont la perte paraissait prochaine.

Ducasse connaissait parfaitement Saint-Domingue ; il fut étonné d'y trouver 4,000 hommes de moins qu'il n'y en avait peu d'années auparavant. La France était en guerre avec l'Espagne et l'Angleterre. Ces deux puissances menaçaient l'île d'une invasion ; un officier proposa de réunir tous les colons dans les quartiers du Cap et du fond de l'Ile-à-Vaches, c'est aux deux extrémités de nos possessions. Ducasse ne goûta pas cette proposition ; il visita tous les quartiers de l'île, encouragea les habitants, leur promit de prompts secours de France, et décida tous les flibustiers qui arrivaient à rester auprès de lui pour la défense du pays.

Les Anglais parurent peu de temps après avec plusieurs vaisseaux et bâtiments de toute grandeur. Ils tentèrent la descente dans plusieurs quartiers d'où ils furent repoussés. Enfin, ils réunirent leurs forces et vinrent attaquer Léogane. En présence de la défense vigoureuse de cette place, ils furent obligés de se rembarquer avec une grande perte d'hommes. Voyant que la force ne leur réussissait pas, ils envoyèrent un officier sous le prétexte d'échanger les prisonniers, mais en réalité, pour tenter la fidélité des colons. Cet

officier leur représenta que depuis qu'ils s'étaient donnés à la France, loin d'en avoir reçu le moindre secours, elle les avait sacrifiés à l'avidité d'une Compagnie, et qu'ils jouiraient d'un meilleur sort sous le gouvernement de l'Angleterre; il fut interrompu par les cris de : « *Vive le Roi! Nous sommes Français et nous mourrons Français.* » L'escadre anglaise retourna à la Jamaïque, sans essayer une nouvelle entreprise.

Pendant ce temps-là, les Espagnols s'étaient avancés du côté du Cap au nombre de 2,000 hommes, mais ils rebroussèrent chemin à la nouvelle que Laurent de Graff, l'un des chefs des flibustiers les plus redoutés, les attendait avec nombre de braves aussi déterminés que lui. Pour le moment, nous n'avions plus rien à craindre et le danger était passé.

Lorsque les flibustiers virent que l'ennemi s'était retiré, il ne fut plus possible à Ducasse de les retenir, il avait reçu l'ordre d'en faire des colons, des cultivateurs, et de supprimer la *flibuste* que l'on regardait comme de la piraterie. L'exécution de cet ordre était impossible. En outre, Ducasse n'en était pas partisan; il regardait les flibustiers comme les défenseurs de la colonie, comme des gens de guerre, qui harcelaient sans cesse les Anglais et les Espagnols par les descentes fréquentes qu'ils faisaient chez eux, prenaient leurs vaisseaux de guerre, et détruisaient leur commerce en capturant leurs bâtiments marchands. Ils fournissaient ainsi à nos établissements tout ce dont ils avaient besoin, tandis qu'ils ne recevaient pas le moindre secours de France et de ses armateurs.

Pour Ducasse, il était démontré que ces flibustiers, qui n'étaient pas en faveur à Versailles, étaient indispensables à l'existence de Saint-Domingue et qu'il fallait les conserver à tout prix. C'est ce qu'il fit en organisant avec leur concours, la fameuse expédition de Carthagène.

La colonie avait besoin d'un gouverneur tel que Ducasse pour la soutenir dans les circonstances où elle se trouvait; sa chute paraissait inévitable. Ducasse joignait à une fermeté et à un courage extraordinaires, une connaissance parfaite du pays et des hommes qui l'habitaient. Sa douceur, son affabilité et son dévouement lui ralliaient tous ceux qui s'approchaient de lui. Averti exactement de tout ce qui se passait chez nos ennemis, il prévenait leurs desseins; il alla plusieurs fois les attaquer chez eux au moment où ils se proposaient de venir porter la guerre sur notre territoire. Sa principale expédition est la descente qu'il fit en 1691, à la Jamaïque; il saccagea plusieurs villes anglaises, et se retira en emmenant trois mille nègres et une grande quantité d'indigo et d'autres marchandises précieuses. Les Espagnols craignaient que nous ne nous emparions de l'île entière, et les lettres que l'archevêque de Santo-Domingo écrivait au Conseil des Indes, montre combien nous étions redoutés; avec un chef comme Ducasse, les Français se croyaient invincibles.

Les Anglais et les Espagnols se décidèrent enfin à tenter un grand coup. Ils réunissent leurs forces et paraissent dans le courant de 1691, en vue de Saint-Domingue avec une flotte de vingt-deux voiles.

parmi lesquelles il y avait huit vaisseaux de guerre espagnols. Cette escadre portait six mille hommes de troupe. Le débarquement se fit dans la baie de Mancenille. Nos ennemis marchèrent vers le Cap où ils entrèrent en même temps que leurs vaisseaux pénétraient dans le port. Le petit nombre de gens qui habitaient ces quartiers ne permettaient pas de s'opposer à des forces aussi considérables. La résistance ne pouvait être sérieuse et les envahisseurs purent piller la plaine et brûler la ville sans rencontrer d'obstacles, ils suivirent ensuite la côte en promenant partout leurs ravages et arrivèrent au Port-de-Paix.

Après l'abandon de l'île de la Tortue, ce port avait pris de l'importance. Les environs étaient assez peuplés. L'on y avait bâti une bonne forteresse qui était la seule de la colonie. Les ennemis en firent le siège. Cinq cents habitants qui s'y étaient refugiés le soutinrent pendant seize jours; à la fin, s'ennuyant d'être enfermés et voyant qu'ils ne recevaient aucun secours, ils se mutinèrent, en disant que pendant qu'ils défendaient la place, on ravageait leurs plantations et on enlevait leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Il fallut bien adhérer à leur avis, et le gouverneur qui aurait dû rester avec ses soldats et les gens de bonne volonté, prit au contraire le parti de se retirer avec les habitants.

L'on sortit la nuit. Les tranchées furent enlevées sans beaucoup d'efforts, mais les assiégeants qui avaient été avertis par un déserteur avaient dressé deux embuscades plus loin dans le chemin par où nous

devions passer. Quoique surpris, les Français s'en tirèrent avec la plus grande bravoure et passèrent sur le ventre à tout ce qui se présenta pour les arrêter. Le siège de Port-de-Paix avait coûté beaucoup de monde à l'ennemi. Nous n'y avions perdu qu'une centaine d'hommes.

Après la prise de Port-de-Paix, la désunion se mit parmi les alliés. Les maladies ne tardèrent pas à faire de grands ravages dans leurs rangs, surtout parmi les Anglais. Ils furent contraints de se retirer en apprenant que les Français se préparaient à défendre énergiquement Léogane, et qu'ils rassemblaient un corps de troupes. Ils abandonnèrent leur conquête et ne furent dédommagés de la perte de tant d'hommes que par la capture de quelques nègres. Ils laissaient des traces de leur passage en incendiant les maisons d'habitation et en détruisant les sucreries qui étaient dans la plaine ; mais comme les bâtiments étaient en bois et couverts de paille, le dégât fut bientôt réparé par les colons.

Après cet événement, la colonie fut assez tranquille ; Ducasse s'attacha à encourager l'agriculture qui était loin d'être florissante. Les flibustiers enlevaient dans leurs courses de grandes richesses qu'ils dissipaient au jeu ou en débauches. Le gouvernement détermina plusieurs d'entre eux à fonder des établissements et à se marier. Depuis la translation de la colonie de Saint-Christophe, il y avait un certain nombre de filles bien élevées à la recherche d'épouseurs. Indépendamment de ces soins, Ducasse prenait ses mesures pour faire la conquête de toute l'île. Il en avait écrit

à Versailles et il ne demandait que de légers secours pour mettre son projet à exécution. Le succès pour lui était certain ; malheureusement l'attention se porta d'un autre côté.

La France était en guerre avec l'Europe et soutenait la lutte sur terre et sur mer. Parmi ses corsaires, l'un des plus intrépides et des plus résolus était Pointis qui avait résolu de s'emparer de Carthagène bien persuadé que le butin qu'il y trouverait le dédommagerait amplement des fatigues de l'entreprise. Le roi approuva ce projet ; des ordres furent donnés à cet effet et au mois de mars 1696 une flotte qui avait été armée à Brest et comprenait vingt-trois voiles, arrivait dans les eaux de Saint-Domingue et venait mouiller au Petit-Goave.

Ducasse avait été prévenu et on lui avait enjoint de joindre ses forces à celles de Pointis. Il quitta Léogane, le lieu de sa résidence, et eut plusieurs conférences avec Pointis, le chef de l'expédition. A la nouvelle que l'on allait piller quelque ville espagnole, les flibustiers se rassemblèrent dans la rade et l'ôn en compta bientôt un millier. Ils se laissèrent aller à commettre des actes de désordre et Ducasse eut besoin de toute son énergie pour ramener la discipline et forcer à l'obéissance ces aventuriers habitués à ne suivre que leur propre volonté.

La flotte qui était déjà considérable reçut un renfort de huit vaisseaux flibustiers. Un certain nombre de colons s'étaient formés en compagnie pour suivre leur gouverneur. L'expédition partit du Petit-Goave ; elle comptait 6,500 hommes. Après avoir suivi la côte

de Saint-Domingue, elle relâcha cinq jours au cap Tiburon pour s'approvisionner d'eau et de bois. Le 14 avril 1697, elle était en présence de Carthagène.

L'escadre française ouvre le feu sans tarder et après quelques jours d'une vigoureuse attaque où les flibustiers et les créoles se distinguèrent tout particulièrement, la ville était obligée de se rendre ; le 3 mai 1697, le gouverneur de la place signait une capitulation.

Nous avions fait là une riche capture. Carthagène était à cette époque l'une des cités les plus riches et les plus florissantes de l'Amérique. La ville fut mise à sac et Ducasse évalue le butin à plus de trente millions de livres. Pointis reprit la mer et Ducasse retourna à Saint-Domingue sans pouvoir décider les flibustiers à le suivre. Ces aventuriers restèrent à Carthagène pour se livrer à toute espèce de cruautés et d'extorsions ; après quoi ils mirent à la voile. A leur retour, ils furent attaqués par une escadre Anglo-Hollandaise. Deux de leurs plus gros navires furent capturés et un troisième forcé de s'échouer sur le rivage qu'ils venaient de dévaster. Huit cents d'entre eux périrent ou furent faits prisonniers ; les autres se réfugièrent à Saint-Domingue.

Pendant l'expédition de Carthagène, le gouvernement de la colonie avait été confié au comte de Boissy, et il paraît qu'il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle et d'habileté. Il visita en personne les principales places et mit tout dans le meilleur état de défense. Les nègres qui étaient durement traités se soulevèrent, mais il réprima promptement cette

révolte. Il déploya ensuite le plus grand courage contre les Anglais qui avaient fait irruption. Cet officier termina sa carrière d'une manière bien déplorable. En apprenant que Ducasse était de retour dans l'île, il s'était embarqué au Cap-Français sur un bâtiment marchand, dans le dessein d'aller retrouver le gouverneur au Petit-Goave. Il aperçut bientôt une escadre ennemie. Il se jeta dans une barque avec trois nègres et un soldat et essaya de gagner le rivage, dont il n'était éloigné que de deux lieues. Son embarcation fut malheureusement entraînée en pleine mer et après avoir été pendant neuf jours sans rencontrer aucune côte, de Boissy fût jeté dans l'île de Cuba où il mourut de faim et de misère, ainsi que les malheureux qui l'avaient accompagné.

Cependant la guerre continuait avec plus de fureur que jamais. Les Anglais étaient venus faire une descente au Petit-Goave pendant la nuit. Ducasse avait eu à peine le temps de se sauver en chemise ; il parvint néanmoins à rassembler un certain nombre d'habitants et força les Anglais à se rembarquer après leur avoir pris ou tué deux cents hommes. Les Espagnols de leur côté faisaient des irruptions continuelles. Depuis soixante-huit ans que les premiers Français s'étaient établis dans l'île, ils n'avaient pas cessé d'avoir les armes à la main et l'on peut dire qu'il n'y avait pas de canton dans la colonie qui n'eût été disputé pied à pied et n'eût donné lieu à quelque combat. Aussi est-on surpris de voir qu'il y avait toujours autant d'hommes dans un pays où il en périssait en si grand nombre. Mais l'on saura que les ex-

ploits et le butin que faisaient les flibustiers attiraient une infinité de gens de tous pays qui arrivaient en foule et venaient renforcer les rangs des aventuriers.

Si au point de vue maritime, Saint-Domingue jouissait d'une grande célébrité, la colonisation y était peu avancée et depuis quelques années, loin de progresser, elle était en décadence. Le nombre des colons était assez restreint et les terres que l'on avait défrichées étaient délaissées. L'on abandonnait la culture du tabac sur laquelle l'on avait fondé tant d'espérances. Le tabac que l'on récoltait était de qualité inférieure et ne pouvait se conserver par suite de la mauvaise préparation qu'il subissait. Aussi ne pouvait-on le vendre qu'à bas prix et encore trouvait-on difficilement des acquéreurs. La guerre du reste rendait le commerce à peu près nul. Les colons étaient découragés et beaucoup d'entre eux se proposaient d'abandonner l'île. De son côté, le gouverneur de Santiago se proposait de nous attaquer avec plus de vigueur que jamais et un détachement considérable d'Espagnols était déjà arrivé dans les environs du Cap-Français. Tout paraissait annoncer la ruine de notre colonie quand arriva la nouvelle de la paix de Ryswick conclue en 1697. Par ce traité, l'Espagne cédait aux Français la partie occidentale de Saint-Domingue.

La paix de Ryswick inaugure une nouvelle période dans la colonie qui jusque-là n'avait guère été qu'un rendez-vous de corsaires et d'aventuriers. La culture était toujours restée sans grande importance et les

flibustiers s'étaient généralement montrés réfractaires à la vie sédentaire. A partir de ce moment, une révolution pacifique s'opéra et notre possession subit une véritable transformation.

Ducasse resta gouverneur jusqu'en 1700. A cette époque, la colonie était loin d'être florissante. La guerre que nous venions de soutenir avait réduit le commerce à un trafic insignifiant. La population avait diminué et l'on comptait tout au plus 4,000 hommes en état de porter les armes. La province que l'on appelait la partie de l'Ouest était à peu près déserte. Quant à la partie du Nord et à la partie du Sud, elles avaient beaucoup souffert. Des plantations avaient été abandonnées, la plupart des églises brûlées et les chemins étaient si mal entretenus que les différents cantons de l'île ne pouvaient communiquer entre eux qu'avec beaucoup de difficultés. Aussi la paix fut-elle le salut de la colonie.

En France l'on commençait à comprendre l'importance de notre possession et en 1698, une société se forma sous le nom de Compagnie de la *Nouvelle-Bourgogne*. Elle ne tarda pas à perdre le titre de Compagnie de Saint-Domingue. Le roi lui accorda pendant cinquante ans le monopole du commerce dans la partie de l'île comprise entre le cap Tiburon et la rivière de Tsaybe, sur une largeur de trois lieues à partir du bord de la mer. La nouvelle association avait en outre le droit de vendre les terres dont elle était en possession et de les inféoder à telles conditions qu'elle jugerait à propos. La Compagnie s'engageait à importer sur son territoire, dans l'espace

de cinq ans, 1,500 blancs et 3,000 nègres. Parmi ses directeurs nous voyons figurer Crozat, Ducasse et Salaberry. Ses armoiries consistaient en un soleil d'or à côté de deux lys, et ayant pour supports un américain et un nègre appuyés chacun sur une massue d'azur.

La culture ne tarda pas à faire quelques progrès, principalement dans les quartiers du cap de Léogane, où les colons plantèrent des cannes et bâtirent des sucreries. Les premiers cacaoyers qui avaient été importés par d'Ogeron se multipliaient et devenaient une source de richesses. Le tabac, l'indigo, le roucou et le coton avaient attiré l'attention des colons. L'on songeait aussi à établir des fabriques de papier ; le coton aurait fourni la matière première. Il était question d'acclimater le mûrier à Saint-Domingue, afin d'y élever des vers à soie, d'exploiter les carrières de marbre qui étaient assez nombreuses et de tirer parti des bois de construction que fournissaient les magnifiques forêts dont une partie de l'île était recouverte. Nous fondions de nouveaux établissements, et deux centres importants, ceux du cap Tiburon et de Dondon étaient créés en 1698. Ducasse montrait par son activité que chez lui le colonisateur ne le cédait en rien à l'homme de guerre. Il ne devait pas tarder à quitter la colonie. En 1700 il revenait en France et laissait le commandement au marquis de Gallifet.

La paix qui avait été conclue à Ryswick ne fut presque qu'une trêve. La guerre de la succession d'Espagne arma les nations les unes contre les autres. Les Anglais et les Hollandais essayèrent à plusieurs

reprises de s'emparer de Saint-Domingue et firent plusieurs tentatives qui demeurèrent inutiles. L'avénement de Philippe V au trône d'Espagne avait réuni les Français et les Espagnols et notre colonie n'avait plus à redouter d'attaques du côté de la terre. Nous aurions même obtenu d'importants succès dans l'Amérique méridionale, si nous avions été vigoureusement secondés par nos alliés, mais malheureusement les habitants de la partie espagnole avaient conservé contre nos colons un ressentiment qui ne devait s'éteindre que quelques années plus tard.

Sous le marquis de Gallifet, la colonisation progressa et trois petites villes destinées à devenir plus tard assez importantes furent fondées en 1701 ; c'étaient Saint-Marc, le Môle Saint-Nicolas et Fort-Dauphin qui jusqu'en 1731, fut désigné sous le nom indien de Bayako. La culture se développa et le prix des terres doubla en moins d'un an. Avec la canne à sucre, l'on obtenait les résultats les plus satisfaisants. Aussi la colonie compta bientôt cent soixante-dix sucreries qui, en moyenne, procuraient chacune un bénéfice annuel de 10,000 écus. Le coton, l'indigo et le rocou donnaient lieu à une exportation assez considérable. Les bestiaux ne manquaient pas et l'on trouvait dans les bois un grand nombre d'ânes qui étaient retournés à l'état sauvage. Les sangliers commençaient à diminuer et le gouvernement qui voulait les conserver comme une ressource précieuse défendit de les chasser avec des chiens.

Le marquis de Gallifet n'était gouverneur que par

intérim. Le roi avait eu d'abord l'intention de lui donner la succession de Ducasse, mais il en fut em pêché par les plaintes des colons sur son arbitraire et sa partialité.

Le gouvernement de Saint-Domigue fut confié à Auger qui en arrivant trouva la colonie révoltée contre le marquis de Gallifet. Il avait l'ordre de l'arrêter, mais cet officier était déjà repassé en France.

Le nouveau gouverneur, Auger, était né en Amérique et s'était couvert de gloire dans la défense de la Guadeloupe. Ses débuts avaient été des plus pénibles et loin de s'aigrir, son caractère avait puisé sa douceur dans l'infortune. Il possédait toutes les vertus civiles et militaires et quoiqu'il n'administra la colonie que de 1702 à 1705, il lui fit accomplir de notables progrès avec l'aide de Deslandes qui avait été envoyé en qualité de commissaire-ordonnateur. Les habitants de Saint-Christophe qui connaissaient Auger et avaient été de nouveau chassés de leur ile par les Anglais, vinrent pour la plupart s'établir à Saint-Domingue. C'était des colons tout formés, généralement nés en Amérique et fort réglés dans leur conduite. Aussi leur arrivée produisit-elle les meilleurs résultats.'

Auger ne négligeait rien pour développer la prospérité de la colonie. Les besoins moraux l'occupaient particulièrement et c'est ainsi que nous le voyons bâtir des églises, attacher une grande importance au recrutement du clergé qui était fourni par les jésuites et les dominicains, et fonder deux hôpitaux, l'un à Léogane et l'autre au Cap. En 1702, une messagerie

de chevaux avait été établie au Petit-Goave, ce qui prouve l'importance que notre colonie avait déjà prise. Enfin en 1705, l'on sentit le besoin de séparer les fonctions civiles et militaires et l'on nomma un intendant. Le premier titulaire fut Mithon. Auger mourut sur ces entrefaites et de Charitte le remplaça de 1705 à 1707 à titre de gouverneur par intérim.

Le comte de Choiseul-Beaupré, capitaine de vaisseau dans la marine royale, succéda à Auger. Ses manières affables et la douceur de son gouvernement attirèrent dans la colonie beaucoup de gens et surtout les flibustiers qui s'étaient retirés parmi nos ennemis et revinrent pour la plupart. De Choiseul résolut de tirer parti de ces aventuriers dont la bravoure était légendaire en s'emparant de la Jamaïque, qui située dans le golfe du Mexique à trente lieues de Saint-Domingue, était pour les Anglais un entrepôt fort important. Désireux de se rendre compte de la situation de nos ennemis par lui-même, il s'embarqua sur la frégate la *Thétis* et vint explorer les côtes de la Jamaïque. Une escadre anglaise rencontra son vaisseau en vue de l'île de Cuba. Il s'ensuivit un combat dans lequel de Choiseul reçut plusieurs blessures. On le porta mourant à la Havane où il succomba (1710).

De Valernod prit l'intérim ; il mourait en 1712 à Léogane et avait pour successeurs de Charitte et le comte d'Arguyan. Enfin en 1712 le comte de Blenac, grand sénéchal de Saintonge, arrivait à Saint-Domingue avec le titre de gouverneur général. Notre colonie cessait de relever de la Martinique. Sous le

comte de Blenac, la culture prit une grande extension. Léogane s'embellit et devint une véritable ville. En 1711, la capitale officielle avait été fixée au Cap. Les plantations se multipliaient et le nombre des esclaves s'augmentait grâce à la traite qui était en pleine vigueur. En 1716, l'on avait introduit 3,000 nègres dans la colonie.

En 1713, la paix d'Utrech, avait mis fin aux hostilités et à partir de ce moment la *flibuste* disparut de la mer des Antilles. La colonie reçut un nouvel élément de colonisation. Nous avions cédé l'Acadie aux Anglais. Un certain nombre d'Acadiens se réfugièrent à Saint-Domingue et ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur économie et leur industrie.

En 1716, de Blénac était repassé en France ; de Chateaumorand lui succéda et demeura à peine trois ans en fonctions ; en 1718 il était relevé par le marquis de Sorel. De Montholon était intendant.

Depuis de Choiseul, tous les gouverneurs tenaient le plus grand état ; ils faisaient leur résidence à Léogane où le luxe et la magnificence étaient au plus haut degré. Les habitations de cette plaine étaient pour la plupart des sucreries appartenant à des officiers mariés dans le pays, à des créoles élevés en France ou à des Européens qui avaient épousé en France des filles créoles. Chaque habitant avait de nombreux domestiques, des carrosses, beaucoup de chevaux. A partir de 1710, la vie des colons était devenue somptueuse. Le jeu, la bonne chère et les fêtes ne discontinuaient pas. L'or et l'argent y étaient en abondance. Un nouveau débarqué, un peu connu,



quoique sans bien, ne manquait de rien s'il avait de l'activité. Il pouvait facilement faire fortune en se livrant au commerce ou en cultivant une plantation. Cette splendeur ne régnait pas dans tous les quartiers de l'île et s'était concentrée au Cap et à Léogane. Mais partout l'on trouvait une grande prospérité et beaucoup d'hospitalité chez les habitants.

La ville du Cap prenait un grand accroissement. Elle était le principal rendez-vous des vaisseaux qui y portaient des nègres et avec Léogane, l'un des marchés d'esclaves les plus importants. De proche en proche de nouveaux quartiers s'établissaient; en 1705, le Trou et le Terrier Rouge, en 1712 Sainte-Rose et le Limbé, en 1717, en 1718, les Gonaïves Bainet, en 1719 les Cayes et en 1720 Cavaillon. Un canton montagneux, situé à peu distance de Jérémie, avait reçu le nom de Nouvelle-Saintonge, un autre celui de Nouvelle-Gascogne et dans la partie du nord, l'une des plaines les plus riches et les mieux cultivées était appelée le Mirebalais. Une France d'outre-mer se fondait et tout paraissait lui promettre un heureux avenir.

Extrait des Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers. — 1885.

ANGERS. IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU